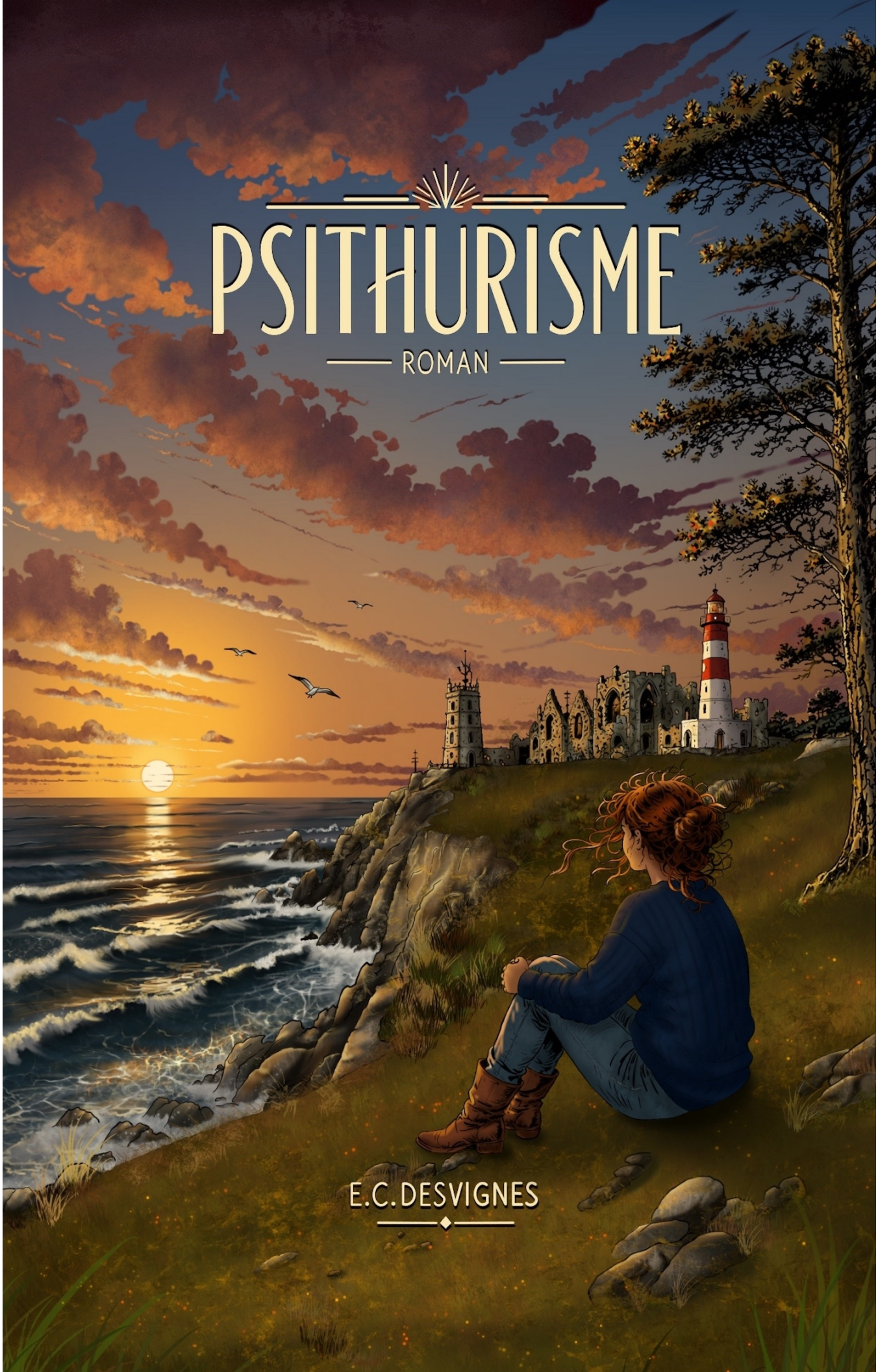

PSITHURISME
ROMAN
E.C. DESVIGNES

E.C. Desvignes

Psithurisme

© E.C. Desvignes, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2198-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Du plus loin dont je me souviens, j'ai toujours voulu écrire. J'avais peut-être cinq ou six ans, quand j'ai dit à ma mère que lorsque je serai grande, je serai écrivain.

Écrire est une passion. Je suis constamment animée d'une foule de mots qui se promène dans ma tête, que je laisse s'échapper sur des morceaux de papier, d'enveloppes, dans la marge de mes mots fléchés ou dans une multitude de petits carnets qui vivotent dans mon sac, sur ma table de nuit, sur mon bureau, la table du salon, dans mon téléphone ; des mots d'amour, des réflexions, des dévidoirs, quand je suis en colère, quand je suis triste, quand j'aime, quand je déteste, quand je veux raconter une histoire ou seulement vider mon esprit.

L'écriture est une formidable aventure. On se nourrit de chacune de nos expériences, de la vie en général, de ce qu'elle nous apporte, ses témoignages, les émotions qui nous transpercent, le regard qu'on en a, ce qu'elle vient bouleverser dans nos sensibilités, nos croyances et nos principes, ce qu'elle vient changer en nous. Chaque situation est passionnante à analyser et à transformer en un récit qui saura résonner en chacun de nous.

Depuis ma plus tendre jeunesse, j'aime raconter, j'aime imaginer, j'aime créer des histoires. Pour ce faire, j'ai toujours été très minutieuse, entreprenant chaque fois un gros travail de recherche, pour apporter à mes écrits un goût de véracité et d'authenticité. Je suis curieuse de nature et adore apprendre, me cultiver. Aussi, c'est toujours un vrai moment de plaisir que de glaner des informations, qui me font voyager, comprendre et découvrir des horizons que je ne soupçonnais pas, acquérir des connaissances qui dépassent mon quotidien.

Et perfectionniste comme je le suis, je veille à évincer toute incohérence. Lorsque je regarde un film ou une série, je suis toujours très surprise des faux-raccords invraisemblables qui ont échappé à la vigilance du monteur. Une bière qui n'en finit pas de se remplir, en champ/contrechamp, une cigarette qui ne se consume pas, un brushing impeccable une demi-heure après être tombé dans l'eau, la nuit noire qui survient en une dizaine de minutes, etc. Tant de petites erreurs « de rien du tout » mais qui me chagrinent toujours, qui heurtent mon

sens peut-être un peu trop critique de l'observation.

Ainsi, même si je ne suis pas infaillible, j'ai le souci du détail. Je me plonge chaque fois dans de longues recherches sur la culture, les rites, l'art de vivre, l'avancée technologique du peuple, de la communauté ou du pays dans lequel je situe mon récit, la météo, les temps de trajet entre les villes, à pied, à vélo ou en voiture, la topographie des lieux, l'onomastique et tout autre type d'information nécessaire au bien fondé et à la légitimité de chacune de mes histoires. Pour l'écriture de ce roman, je me suis donc énormément renseignée sur le Danemark, un pays qu'à force d'en lire des témoignages et des descriptions, je trouve passionnant et que je rêve de visiter.

Nous avons la chance aujourd'hui d'avoir à disposition des outils fantastiques sur Internet, qui nous permettent de voyager, de découvrir, d'acquérir des connaissances qui ne nous sont pas forcément accessibles facilement. Aussi, j'ai pu me faire une idée de la vie en Scandinavie, d'adapter la fiction de mon roman à l'histoire de la Bretagne, notamment durant cet été caniculaire de 1976 (dont les anciens parlent encore), de retracer le sentier côtier entre Plougonvelin et Le Conquet, de lire le menu du restaurant de l'Hôtel de la Pointe Saint-Mathieu (que je vais aller tester rapidement !) ou encore de comprendre l'histoire des airs de musique qui rythment l'histoire de mon héroïne.

Au cœur d'un roman, résident aussi les expériences humaines qui nous animent et nous traversent, que nous partageons avec nos amis, notre famille, ces bonnes comme ces mauvaises expériences qui nous construisent. Pour cela, je tiens à remercier tout particulièrement certaines de mes amies, qui, je l'espère, en se reconnaissant dans les aventures de Pénélope, comprendront qu'elles ont été un modèle pour moi ; un exemple de combativité, de désir de vivre et d'abnégation au nom de l'amour, que ce soit pour leurs enfants, leur travail ou tout simplement pour elles, pour améliorer leur existence. Elles ont toute mon admiration pour ce qu'elles sont et ce qu'elles ont eu à vivre ; je me devais de leur rendre hommage en leur dérobant un bout de leur histoire au profit de mon écrit.

Lorsque j'ai suivi les petits modules assez intéressants d'ateliers d'écriture, animés, entre autres, par Bernard Werber et Douglas Kennedy, j'ai appris que les

jeunes auteurs ne devaient pas trop s'éloigner de leur zone de confort lorsqu'ils entreprennent cette grande aventure qu'est l'écriture d'un roman. Peut-être un jour serais-je assez aguerrie pour raconter des histoires qui ne me sont pas suffisamment proches. Cela dit, pour l'instant, je vais écouter les plus sages, ces artistes émérites et appliquer avec véhémence leurs conseils avisés.

C'est donc devant vous que j'exécute ma première mise à nu ; car, si ce récit ne m'appartient pas dans sa totalité, il fait pour autant partie de moi, de ce que je suis, avec mes doutes, mes fragments d'obscurité et toute la lumière qui s'échappe des brèches de mon être un peu fêlé. Je n'ai pas la prétention d'avoir écrit le prochain Wilde ou le prochain Flaubert. Cependant, je vous souhaite de trouver dans ces pages un peu de rêverie, quelques beaux sentiments, de vagues souvenirs résonnants ou du moins deux ou trois heures savoureuses de lecture.

C'est un honneur d'être lue.

Merci de m'avoir choisie.

Maman,
J’espère que
Par-delà l’Univers,
Tu trouveras une bonne librairie.

« *Ce qui ne me tue pas*
me rend plus fort. »

Friedrich Nietzsche,
Le Crépuscule des Idoles,
1888

Ar Vaéré

J'avais promis à Barbara que je ne sombrerais pas. J'avais promis. Pour elle, et pour les enfants. Mes amis s'étaient réunis devant la porte de l'immeuble, en bas de l'appartement de Maman.

— Et tu reviens quand ? m'avait-elle demandé dans un sanglot.

— Je ne sais pas, Bee, je ne sais pas. La seule chose dont je suis sûre, c'est que je ne peux plus rester ici. Je serai beaucoup mieux dans la maison de Maïk. Je vais me reposer, prendre l'air.

J'avais jeté mon maigre bagage sur la banquette arrière de ma Fiat 500, m'étais engouffrée dans l'habitacle et avais tourné la clé.

Elle avait agrippé le rebord de ma fenêtre dans un ultime geste, comme si elle avait pu me retenir.

— Promets-moi que tu ne vas pas boire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— On est là. On sera toujours là pour toi, tu le sais, au moins ?

— Oui, je le sais, soupirai-je.

— Alors, promets-moi que tu ne vas pas te réfugier dans l'alcool.

— C'est ridicule.

— Promets-le-moi, supplia-t-elle.

— Oui, lâchai-je finalement. Je te le promets. Laisse-moi partir, maintenant.

Et j'avais démarré, laissant dans le rétroviseur, Barbara, en larmes, retenue par son mari confus, et les enfants, ne sachant que dire, que faire, me regardant quitter Brest sous une pluie fine.

Ce matin-là, en me réveillant, je constatais les dégâts dans la petite cuisine sombre. Depuis peu, j'avais perdu la notion du temps, ne sachant plus vraiment quel jour nous étions. Quelques bribes de la veille me revenaient, difficilement interprétables, à mi-chemin entre réalité sordide et mauvais rêve. *Quelle cuite !* Ma mémoire me faisait défaut.

— Ta gueule, Maynard[1] ! Sobriété à la con ! avais-je hurlé en jetant ma bouteille de rhum presque terminée vers le petit poste de radio. J'avais immanquablement raté ma cible, trop saoule. Alors, dans un ultime effort, le visage baigné de larmes, j'étais partie me coucher. Ou plutôt m'écrouler sur le vieux lit grinçant de la chambre au bout du couloir.

À mon réveil, j'avais froid, la bouche pâteuse, la joue fripée d'une nuit sans remous et une migraine épouvantable.

Après une bonne heure de rangement et de ménage, je me décidai à sortir de la maison. Dehors, j'entendis le vent souffler légèrement dans les arbres du jardinet. Ce vent venu du large, à l'odeur de goémon, l'odeur de mon enfance. C'était le seul réconfort que j'avais trouvé en venant m'installer ici, la solitude et le bruit du vent enserrant la petite maison de ma grand-mère. Tout le reste n'avait plus aucune saveur. Je ne comptais plus les jours qui me séparaient du monde des vivants. Ici, le temps semblait s'arrêter et cela me convenait. J'errais comme une étrangère ; je m'observais, de loin, continuer de vivre.

Je n'avais jamais autant marché de toute mon existence. Depuis ces quelques semaines, c'était mon quotidien. Comme si je courais après quelque chose d'inatteignable. Chaque jour, je me levais avec la lumière du jour qui perçait à travers les rideaux piqués de ma chambrette. Machinalement, j'enfilais l'unique jeans que j'avais emporté et un vieux pull marin trouvé dans le placard de la chambre de mon aïeule. J'attrapais le ciré suspendu à la patère de l'entrée, mes bottes en caoutchouc et partais sillonner la lande sauvage jusqu'aux premières couleurs du couchant.

Je rentrais, éreintée, abrutie par l'air iodé. Je m'attablais silencieusement pour grignoter deux tartines de confiture trouvée dans le cellier, avec une tasse de thé sucré au miel. Parfois, j'allumais le petit poste de radio, mais loin, perdue dans cette campagne balayée par les bourrasques, les ondes n'étaient pas riches. FranceInfo, parfois RadioBreizh mais je ne comprenais pas le breton.

Hier, pourtant, à force de malmener ce malheureux bouton à la recherche d'une autre fréquence, j'étais parvenue à capter Oui FM et l'espace d'une soirée, j'avais rompu la monotonie de ces derniers temps, traînant plus longtemps, attablée à la lueur de la vieille ampoule nue, à savourer quelques vieilles chansons qui me rappelaient mon ancienne vie. Quand il était encore là. En ouvrant quelques placards, sans but précis, j'avais finalement trouvé cette